

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



La lignée des femmes

Dominique Blondeau, *Alice comme une rumeur*, Montréal, la Pleine Lune, 1996, 234 p.

Marie Laberge, *Annabelle*, Montréal, Boréal, 1996, 480 p.

France Théoret, *Laurence*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 318 p.

Francine Bordeleau

Numéro 86, été 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39208ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bordeleau, F. (1997). Compte rendu de [La lignée des femmes / Dominique Blondeau, *Alice comme une rumeur*, Montréal, la Pleine Lune, 1996, 234 p. / Marie Laberge, *Annabelle*, Montréal, Boréal, 1996, 480 p. / France Théoret, *Laurence*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 318 p.] *Lettres québécoises*, (86), 20-21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Dominique Blondeau, *Alice comme une rumeur*, Montréal, la Pleine Lune, 1996, 234 p., 19,95 \$.

Marie Laberge, *Annabelle*, Montréal, Boréal, 1996, 480 p., 27,95 \$.

France Théoret, *Laurence*, Montréal, Les Herbes rouges, 1996, 318 p., 19,95 \$.

La lignée des femmes

Ces portraits fort différents donnent une bonne idée de l'état du territoire féminin.



ROMAN
Francine Bordeleau

QUI EST-ELLE, À QUOI RESSEMBLE-T-ELLE, celle qu'on appelle « la femme de l'an 2000 » ? Pendant que France Théoret reconstitue l'histoire d'une femme née dans le Québec traditionnel, que Marie Laberge signe un roman sur une adolescente d'aujourd'hui dévastée par le divorce de ses parents, Dominique Blondeau, elle, explore le monde des mannequins et s'interroge sur le visage susceptible d'incarner l'éternel féminin, au début du troisième millénaire.

La représentation du corps

Ce visage appartiendra à un « supermannequin » de dix-sept ans à la beauté métissée. Ça n'est pas, ça ne sera jamais celui d'Ysa. « Ysa, dont la chevelure est rouge, représente la beauté de toujours, ni brune ni blonde. La teinte bleu cobalt de ses yeux ne possède aucune référence, ni d'hier ni de demain. » Et puis Ysa « ne sera jamais la plus belle femme du monde, l'amour qu'elle porte à Livio Rambaldi l'obscurcit plus qu'elle ne l'éblouit ». Ysa, top modèle parisien de vingt-trois ans, aime Livio Rambaldi, artiste peintre de cinquante ans.

Qui est Livio Rambaldi ? L'homme, vaniteux et narcissique, recherche les très jeunes femmes sans les aimer ; elles lui servent de modèles et lui donnent l'impression d'arrêter de vieillir. Qui est Ysa ? Elle n'a pas d'ambition, elle veut d'abord être aimée mais « est condamnée au néant de l'amour ». Fragile Ysa, qui depuis l'adolescence subit à la manière d'un fardeau sa beauté qu'ont désirée son père et son frère...

Il faut un certain temps pour s'accoutumer à l'univers factice décrit par Dominique Blondeau. D'autant que la narration s'avère d'emblée quelque peu difficile, que les personnages semblent excessivement évanescents et insaisissables... Le style est froid, précis, comme toujours chez cette écrivaine. Là n'est pas le problème, bien au contraire. Et on comprend certes le projet d'*Alice comme une rumeur*, qui consiste à interroger des thèmes tels que la beauté, l'image, la représentation du corps, tout en se nourrissant de références au triangle qu'ont formé, vers la fin du siècle dernier, le peintre Rodin, Rose Beuret, cette maîtresse vieillissante dont il ne se séparera jamais, et Camille Claudel (artiste célèbre, Pygmalion balançant entre Jeanne, quarante-six ans, et Ysa, Livio évoque en effet un Rodin contemporain). Mais dès le début s'installent un flou, une abstraction — calqués sur la « beauté immatérielle » des personnages féminins ? — qui ne se résorberont pas. L'histoire d'Ysa, écrite par une femme dont le « je » apparaîtra au dernier chapitre, en même temps qu'Alice « la jeune femme métissée de l'an 2000 » qui a séduit l'écrivaine et traverse son roman « comme une rumeur », n'est pas inintéressante, loin s'en faut. Mais il manque une impulsion, un mouvement à ce récit dédié à la souffrance des femmes sacrifiées sur l'autel des apparences.

Ado en quête de soi

On ne relèvera aucun flou, aucune ambiguïté chez la très prolifique Marie Laberge qui dans *Annabelle* raconte, sur près de cinq cents pages hyper-réalistes, deux années dans la vie d'une adolescente. Au début, celle-ci a treize ans. Pianiste prodige depuis l'âge de cinq ans, elle a subitement abandonné la musique voilà un an et demi. Réaction au climat familial ? En tout cas, les parents divorçaient peu de temps après. Annabelle vit maintenant avec Christianne, la mère exaspérante et neurasthénique, dans la maison d'Outremont. Mais préfère Luc, son père imprésario d'artistes classiques, bien que par ailleurs le laxisme et la frivolité de ce grand tombeur de femmes la désarçonnent.

Depuis le divorce, Annabelle est rongée par la culpabilité. Ne serait-ce pas son renoncement au piano et à Schubert qui a provoqué la destruction du couple parental ? Et n'est-elle pas responsable de la souffrance de Christianne, des larmes de Christianne, des accès de tristesse de Christianne ? Pour échapper à cette mère tourmentée, possessive, toujours aux aguets, l'adolescente s'évade chez Julien, le trop beau voisin de vingt-sept ans, père d'un bébé et mal marié, dont elle croit être amoureuse. Elle se réfugie chez Luc, quitte à affronter au retour les jalousies de Christianne. Mais en réalité Annabelle, empêtrée dans les sentiments contradictoires qui l'assaillent, habitée par « la terrible sensation d'être une erreur ambulante », n'est à l'aise nulle part.

Ce quatrième roman de Marie Laberge ratisse large en faisant de son héroïne, outre une adolescente en pleine définition d'elle-même, une pianiste prodige que ses parents (et son père surtout) ont poussée au dépassement. À cette dernière problématique, quelque peu banalisée — la réflexion sur l'art, qu'on attend à cause des personnages, pourrait être poussée plus loin —, s'ajoute celle d'Étienne, ce garçon de seize ans aveugle de naissance qui partage les cours d'Annabelle, et dont la jeune fille devient amoureuse. Étienne est d'ailleurs l'un des personnages intéressants du roman, et sans doute mieux campé que cette Christianne trop monolithique et antipathique, trop « méchante ». Des confessions tardives révéleront l'enfance malheureuse de cette dernière, ses rapports névrotiques avec une mère abusive qui ont développé chez elle une complexion profondément masochiste. Il n'empêche que sa névrose cadre mal avec la désinvolture de son ex-mari. Mais Marie Laberge ne craint guère le *patbos*, auquel elle sacrifie parfois la vraisemblance psychologique, et ne dédaigne pas les histoires d'amour façon Harlequin. Est-ce là la recette du roman populaire ? On constate en tout cas que, si *Annabelle* présente un beau por-



Dominique Blondeau



trait d'adolescente, il souffre néanmoins de la logorrhée rhétorique de son auteure.

La discrète

Laurence étant signé France Théoret, on devinera aisément qu'il s'agit d'un texte aux antipodes d'*Annabelle*. Mais, ce qui n'est pas sans étonner — car l'écrivaine a plutôt exploré, jusqu'à maintenant, les voies de la postmodernité —, ce roman, avec son action qui se déroule entre 1928 et 1945, entre incontestablement dans la catégorie du roman historique.

Si elle a décidé de s'attaquer au genre, France Théoret n'a pas pour autant écrit un roman historique conventionnel. *Laurence* ne contient en effet ni envolées lyriques, ni épopée, ni même de révision féministe de l'Histoire — ce féminisme *a posteriori* étant presque la règle d'un genre où foisonnent les femmes fortes et rebelles. De fait, Laurence apparaît peut-être comme une héroïne émancipée, mais son affranchissement n'a rien de spectaculaire. Des « propensions à la révolte », tous peuvent en avoir. Issue d'une famille modeste de l'arrière-pays beauceron, Laurence Naud constate les injustices qui régissent l'établissement des filles. L'entrée en communauté, qui ne la tente pas, et le mariage, auquel elle n'a pas réfléchi, exigent une dot substantielle. Elle envisage de devenir infirmière. Travaille à Saint-Michel-Archange — l'autre grand hôpital psychiatrique, après Saint-Jean-de-Dieu —, pour un salaire de misère. Un médecin de Beaupré lui offre un emploi : « Elle observait les cas, s'en tenait au langage médical et refusait le moralisme qui accuse la paresse, voire les tares physiques ou psychiques. » Elle

tombe amoureuse, mais la crise oblige l'homme à l'exiler. À force de ténacité, elle termine ses études d'infirmière, s'installe à Montréal malgré les hauts cris du père...

France Théoret se penche ici sur le Québec urbain qui précède immédiatement celui de *Bonheur d'occasion*, et il faut lui savoir gré d'aborder une époque que nos romanciers historiques ont délaissée. Pour continuer le rapprochement avec le roman de Gabrielle Roy, on avancera que Laurence est une anti-Florentine Lacasse : nullement sentimentale, pragmatique, elle découvre vite que son émancipation passe par un travail et un salaire ; elle évalue et analyse les conventions — c'est sa façon discrète, tranquille de les combattre —, et reconnaît « qu'elle [n'agit] pas comme tout le monde ». Les embûches et les vexations seront toutefois nombreuses, et viendront souvent de la famille même. En plus de constituer d'intéressants ressorts dramatiques, les entraves aux projets de Laurence, évoquées sans misérabilisme aucun, sont réalistes et vraisemblables.

Mais le plus remarquable ici, c'est que France Théoret rénove passablement le genre historique. On le constate d'emblée par la narration sans dialogues, par le style sobre et distancé, presque austère. Au lieu d'une fresque, *Laurence* se présente ainsi comme un roman intimiste, tout en intériorité (mais dénué de psychologisme), qui s'attarde essentiellement aux actions et aux idées de la protagoniste. Et c'est au bout du compte à un riche portrait de femme que France Théoret nous convie.



Marie Laberge



France Théoret

Quand le corps suit la pensée...

ZAZIUMMA

Hola PourquoiPas!
Soirées de...

- Lancement
- Vernissage
- Création Multi-Média

Hola PourquoiPas!
Chez EL ZAZIUMMA

51 Roy est
844-0893

4525 ave. du Parc
499-3675

1276 Laurier est
598-0344